



— Voilà qui est bien normal, même si ce n'est pas facile tous les jours pour nous.

En découvrant l'affiche placardée sur le pilier de la halle communale, Georges Lenoir est convaincu que la demande de l'État est la bienvenue, il la déclare même naturelle. À ses yeux, quoi de plus normal que de soutenir le pays et de donner sans sourciller quelque monnaie pour les armées ? Les journaux répètent à longueur de colonnes que les troupes au front sont courageuses et méritent le soutien de la nation entière. En homme concret, l'entrepreneur et cafetier est d'autant plus convaincu du bien-fondé de la démarche depuis que son propre conducteur d'omnibus, Henri Blanchard, est mort dans l'Aisne après à peine un mois de combat.

— Un brave garçon que je regrette bien. Même pas sa trentaine, vaillant comme je n'en ai jamais vu. Sitôt qu'il est venu me voir pour de l'embauche, je n'ai pas hésité un instant. Je l'ai vu dans ses yeux : francs et droits. Il avait beau pas être du pays, on voyait tout de suite que c'était un gars sérieux. Ça se sent, des gens pareils : petits, nerveux, qui vont de l'avant sans poser des conditions impossibles à tenir. Je l'ai pris chez moi.

Le commerçant suivait ses souvenirs et les laissait errer :

— Je revois encore le jour où il nous a quittés. Parti dès le 4 du mois d'août, parmi les premiers. On aurait dit qu'il s'en allait à Rouen faire sa virée du jour ; pas de conditions à poser. La patrie l'a appelé, il a répondu présent. Et trois semaines après, même pas un mois, c'était fini, zigouillé...

Georges Lenoir sent sa gorge se serrer au rappel de ce souvenir douloureux :

— Parti parmi les premiers, fichu parmi les premiers. Il était disparu, ont dit les autorités. Dans un coin de Picardie... j'ai oublié le nom du patelin. Disparu, tout le monde sait pourtant qu'il a pas disparu, il est mort et bien mort. Il reviendra jamais.

Chaque fois qu'il pense à son fidèle cocher, l'aubergiste est tout retourné, la voix étranglée. Il se méfie des histoires racontées sur cette fichue guerre, bien placé pour entendre les clients de son estaminet quand ils reçoivent des nouvelles des fils ou des voisins partis se battre pour la France. Les lettres arrivent à tour de bras dans toutes les maisons de la commune. Les armées ont rendu le courrier gratuit, une bonne chose

pour échanger avec les hommes au front. Et si les pères gardent pour eux les mots affectueux qu'ils reçoivent, ils n'hésitent pas à confier les victoires sur l'ennemi ou les horreurs que les Boches essaient de faire subir à leurs garçons : les tranchées où ils croupissent, les blessures qu'ils endurent, la dureté de la vie inhumaine, les souillures dans le froid, la boue, les rats.

— Tiens, se dit Georges solitaire dans ses pensées, comme les lettres de Maurice, mon neveu. Je n'hésite pas une seconde à les lire à tout le monde. Normal que les gens soient au courant de ce que les ennemis font à nos troupes méritantes. Je voudrais les y voir : pas rose tous les jours. Les sales Boches ne lâchent pas un pouce de terrain, mais nos gars non plus, faudrait voir ça !

Le cafetier se retient, ses mots dépasseraient vite fait ses pensées :

— Quand Maurice a écrit qu'il avait reçu un éclat d'obus, qu'il était blessé à la jambe et que ça le gênait pour marcher, j'ai même fait publier sa lettre dans « le Journal de Rouen ». Pas pour faire croire que Maurice est meilleur que les autres, il est pas du genre à se mettre en avant ; mais pour montrer que nos gars sont valeureux. Comme les hôpitaux débordaient déjà, les gens de là-bas l'ont aidé à se soigner. Oh, il s'est pas laissé aller, le petit Maurice : il avait encore du courage à revendre, prêt à retourner à la tête de sa demi-section.

Le sang échaudé par les idées qu'il martèle, Georges tire la sempiternelle certitude :

— Avec des soldats de sa trempe, on finira bien par les clouer, ces Prussiens de malheur.

Les courriers les plus sombres sont apportés avec cérémonie par les gendarmes. Le village les voit passer par la mairie. Personne ne se pose de question, on connaît déjà la réponse. Quand le maire sort avec son écharpe, encadré par les deux uniformes, il a une mauvaise nouvelle. Ils s'en vont effondrer un père, une mère ou une épouse, souvent les trois en même temps.

— Henri n'était pas natif d'ici, se console l'aubergiste à voix basse, Octave n'a pas eu besoin de mettre son écharpe. Henri venait des bords de la Loire. En plus, plus de famille ; sa pauvre mère était déjà morte avant lui. Au moins, elle a pas eu à supporter cette tristesse. La malheureuse femme avait élevé son gamin toute seule. Le père l'avait laissée avec l'enfant. Il y a des vies que je ne voudrais pas vivre.

Un frisson glisse dans le dos de Georges. En songeant à la mère de son cocher, il imagine le chagrin ressenti par les femmes, les mères, les épouses dont le seul rôle muet est de pleurer en silence leur mari et leurs enfants partis au front et perdus à tout jamais. Elles lui paraissent si fortes, si dignes.

— Henri a eu de la chance dans son malheur, il était pas marié. J'avais cru comprendre qu'il cherchait à fricoter avec une fille de la Rue Saint-Pierre, je crois même qu'ils songeaient à se marier, mais y avait rien d'arrêté encore. La pauvre, elle aurait été veuve sitôt épousée, elle aurait pu rester aussi avec un petit dans les jupes.

L'aubergiste recense tous ceux qui l'entourent et surtout ceux qui travaillent pour lui.

— C'est un bon patron, le père Georges, disent volontiers ses employés attachés à lui, dur à l'ouvrage mais juste avec ceux qui font leur tâche.

L'entrepreneur a toujours une attention pour ses employés qu'il qualifie de braves, d'honnêtes, de travailleurs. Sans flagornerie, il les encourage ; il soutient et défend leur cause au Conseil municipal. Il s'est même porté volontaire pour siéger dans la commission des retraites. Dans le bourg, où tout le monde fréquente tout le monde, Georges Lenoir connaît chaque famille et tient à se montrer un juge impartial...

— Tu causes encore tout seul, mon homme. Comme ça, dans ton coin. Es-tu sûr au moins d'être d'accord avec ce que tu racontes. C'est la fatigue ou la chaleur qui te fait dérailler ?

Marie s'amuse d'entendre son mari marmonner dans sa moustache ; parfois il tente de se souvenir ce qu'il lui reste à organiser, d'autres fois, une idée lui traverse la tête et il essaie de l'y fixer.

Depuis les années traversées ensemble, elle a appris à en rire et ne prête plus guère attention à ce que Georges baragouine. Quand le monologue semble durer un moment trop long, elle l'arrête, même s'il oublie aussitôt ce qui lui courait dans les méninges.

— Je voyais l'affiche que le garde-champêtre a mis sur la poutre de la halle.

— Une affiche ? Pour le bal du 14 juillet ?

— Oh, non... répond l'aubergiste décontenancé par la remarque...

Et dans le souffle d'après :

— Ah, tu as raison, c'est après-demain. Je suis d'avis qu'y aura pas grand monde ; pas beaucoup de danseurs, ils sont tous partis. Le pays désormais est bien vide...

Le silence passe sur les tables et les chaises de l'auberge. Marie saisit qu'elle s'est enthousiasmée un peu vite :

— Alors, elle dit quoi, ton affiche ? bredouille-t-elle, un tantinet confuse.

— Elle conseille de donner son or pour la victoire, répond Georges avec un ton d'évidence.

— Donner son or ! s'exclame la femme dans un cri aigu. Donner quel or ? et à qui ?

La réponse paraît si évidente à Georges qu'aucun mot simple ne sort de sa bouche bée ;

— À... bah... à qui tu veux le donner ?

Les deux époux se regardent ébahis, le mari aussi naturellement convaincu que sa femme est étonnée et incrédule.

— Bah, va voir toi-même, finit-il par lancer dans un geste circulaire en direction de la route.

Se frottant les mains sur le tablier, Marie avance vers la porte ouverte. Avec la chaleur d'été, un peu de fraîcheur est la bienvenue dans la salle de l'auberge. La femme cherche l'affiche qui préoccupe tant son mari et découvre sous le bec de gaz l'image d'un soldat allemand écrasé par un énorme rond qu'elle distingue à peine. Quelques instants plus tard, elle reconnaît une pièce de monnaie et le coq gaulois.

— Ah, je voyais mal, mais maintenant ça y est : j'y suis.

— Qu'est-ce que tu voyais pas ? C'est pourtant évident. Les gars au front, s'ont besoin qu'on les soutienne. C'est pas tout de le dire comme une pie, mais elle coûte, cette saloperie de guerre.

Les convictions de Georges se résument, sans le moindre doute. Il imagine son neveu à l'agonie sur un brancard :

— Quand Maurice a été blessé, les hôpitaux ont pas pu le soigner, tellement ils étaient pleins. Il faudrait en bâtir davantage.

Il le revoit partir à l'assaut :

— Et puis les munitions pour écraser les Boches, ça vaut son pesant d'or.

Il regrette de ne pas être parmi les jeunes partis dans le train :

— Vu mon âge, les autorités n'ont pas voulu de moi, ça se conçoit ; mais je suis d'avis que si on n'aide pas à leur payer ce qu'il leur faut, eh bien, nos armées auront moins de canons que l'ennemi. Parce que, chez eux, les gens peuvent crever de faim, les Teutons se privent pas pour autant de fabriquer des obus qu'ils lancent en veux-tu, en voilà...

Marie entend les mêmes histoires à longueur de journée ; elle finit par les connaître par cœur. Certes, elle partage l'idée de se serrer les coudes, mais elle est aussi sensible aux propos des râleurs qui avancent que le malheur est partagé par les deux camps. Oh, pas par les généraux, bien sûr, mais par les petits gars, les bidasses, ceux qui sont en premières lignes.

— Écoute, mon Georges, tu t'emportes encore une fois. Si tu veux que je pense comme toi, je te le dis tout de suite : tu as raison, je suis d'accord. Tout ce que tu me dis là est vrai. Mais le problème, c'est que depuis un an, on roule pas vraiment sur l'or, nous non plus.

Elle pose sa main délicatement sur l'épaule de son homme, fidèle en affaire comme en amour :

— Je me doute de ce qui passe par la tête. On est pas riches, mais t'as envie de verser quelque chose. Alors, fais ce que tu crois le meilleur...

Aussitôt, Marie tourne les talons et détache le tablier :

— Pour l'heure, je vais me coucher... on se lève demain matin en même temps que le coq. Faut ouvrir l'auberge. D'ici là, je vais prier pour les hommes qui sont là-bas et rêver à leur retour pour le prochain bal.

Marie tend son front aux lèvres de Georges qui lui applique un généreux baiser.

— C'est ça, bonne nuit, soupire-t-il.

Le débat est clos entre les deux époux. Les discours inutiles, les cœurs se passent d'oreilles sans être sourds. Marie sait bien que son Georges ira chez le percepteur et lui remettra un mandat, avec un nombre assez grand pour avoir bonne conscience, et pas trop élevé pour satisfaire le ménage. De cette façon, ils espèrent tous les deux la victoire et surtout le retour des hommes qui manquent tant dans les bras de leurs femmes seules au pays.